

Une enquête intellectuelle et morale : 'L'Action française', de François Huguenin / 1

Très intéressant ouvrage ! Cette réédition augmentée (Perrin) fait notamment la lumière sur l'écart structurel entre le maurrassisme et le catholicisme :

Le maurrassisme... Même revu et modifié dans les années 1950, 1970 et 1990, ce courant d'idées ne s'est jamais remis du naufrage vichyssois de son fondateur, Charles Maurras. Mais comment expliquer le prestige de Maurras durant les années 1920-1930 ? Que des auteurs de l'envergure de Maritain ou Bernanos *aient été* « *mêlés de si près* » (dit François Huguenin) à l'histoire de l'Action française, semble une énigme aujourd'hui. On se gratte la tête en découvrant que Maurras en 1938 était appelé « *cher Maître* » par Jean Paulhan, qui allait devenir un cerveau de la Résistance...

Le naufrage sous l'Occupation

En ne suspendant pas la parution de son journal lors de l'invasion de la zone « libre » en 1942, Maurras vouait *L'Action française* au contrôle allemand et sa propre pensée à l'hypnose – en s'interdisant d'avoir même un avis sur les actes de Pétain. D'où l'aveuglement avec lequel il condamna la Résistance, croyant tenir un équilibre en exprimant aussi son animosité envers les pro-allemands de Paris (si la censure l'y autorisait)... Huguenin décrit « *cette impensable façon de traiter également collaborateurs et résistants, alors que les conditions dans lesquelles Maurras pouvait s'exprimer sur chacun des camps étaient justement inégales.* »

Mais « *cette myopie ou cécité face aux événements* » (qui traduisait « *une totale déconnexion du réel* ») venait de loin en amont :

« Il ne faut pas oublier qu'en 1940, cela fait quarante ans que l'Action française lutte à côté de l'arène politique, juge les faits sans les faire, et pour finir constitue **une bulle mentale**. [...] La guerre de Maurras est une guerre inventée, imaginée dans l'appartement de la rue Franklin, où à l'ennemi réel, l'Allemagne se superpose un ennemi plus irréductible et moins identifiable, le spectre de la mort du pays ; où à la réalité d'un Etat français ligoté se substitue **le fantasme** d'un Etat pouvant incarner la résistance à l'ennemi. À vrai dire, la position maurrassienne est d'une **logique sans faille**, mais ce n'est justement qu'une logique, [...] concernant **des faits fabriqués ou tout au moins reconstitués**. Elle s'explique non seulement par une psychologie singulière, mais aussi par l'histoire et les habitudes de l'Action française. En aucun cas elle n'est une attitude politique au sens où la politique prend en compte des faits réels et non des reconstitutions abstraites. Elle signe l'échec de l'Action française en tant que mouvement politique, entraînant du même coup dans le gouffre l'Action française en tant qu'école de pensée. »

Cécité devant le monde moderne

Ecole de pensée beaucoup moins « réaliste » qu'elle ne le croyait, l'AF (comme presque tous les courants politiques de 1900) avait contribué « sans sourciller » à faire tuer un million de Français en 1914-1918 : « au nom de la France érigée en absolu, les Français furent sacrifiés à une guerre qui, près d'un siècle plus tard, semble absurde à leurs descendants », écrit Huguenin. Après 1918, Maurras et les siens n'ont pas compris que le cataclysme avait fabriqué un monde nouveau. On avait changé d'ère, mais ni la révolution soviétique, ni le marxisme, ni l'apparition du productivisme de masse, ni les totalitarismes, ni les mouvements culturels nés du cataclysme de la guerre mondiale,

n'allaient être évalués par l'école de pensée maurrassienne figée dans ses références d'avant 1914. Le prestige de Maurras ne masquait pas cette carence à tout le monde. De là les dissidences, schismes et scissions qui n'allaient plus cesser d'affaiblir l'AF. De là aussi sa « *politique de soutien aux forces conservatrices qui ne se démentira pas et trouvera son logique aboutissement en la fidélité à Vichy* », ajoute Huguenin.

Le grand dissident de l'AF allait être Bernanos, l'un de ceux qui comprenaient les temps nouveaux. Ce prophète était révolté par la mentalité du maurrassien moyen : ce « *dogmatisme tranquille et confortable* » installé dès 1918 à l'Action française, « *produit de la certitude d'avoir raison et du plaisir illusoire et morbide de contempler le monde qui se suicide à l'abri de son promontoire* » (Huguenin). En 1939, Bernanos écrit dans *Scandale de la vérité* :

« Il ne s'agit plus pour nous de la pensée de M. Ch. Maurras, telle qu'elle enrichit les dictionnaires. Il s'agit des consciences qu'il a formées. [...] Le malheur de M. Ch. Maurras est de ne pas aimer réellement sa pensée, - à laquelle il s'est lié par des chaînes de fer, - sa force est de haïr la pensée d'autrui, d'une haine vigilante et sagace dont peu d'êtres, évidemment, sont capables. [...] C'est par là qu'il féconde des milliers d'imbéciles qui ne l'ont pas lu, ou l'ont lu sans le comprendre. Ainsi a été rendue possible la création à des milliers d'exemplaires d'une race [...] de bourgeois nationaux mille fois plus impitoyables et non moins vaniteux que leurs ancêtres libéraux, conservateurs féroces qui baptisent réalisme l'égoïsme de leurs pères, prétendent confisquer la Monarchie et l'Eglise... [...] On rencontre d'honnêtes gens, on rencontre même des apôtres dans les partis prétendus nationaux. Il n'en est pas moins vrai qu'ils se recrutent, pour leur immense majorité, dans les rangs de ceux qui, comme dit encore Ch. Péguy, se refusent obstinément, se refuseront toujours à faire les frais : à faire les frais d'une

restauration économique, d'une restauration sociale, 'd'une révolution temporelle pour le salut éternel'. »

Diagnostic de Huguenin sur la situation de l'AF à la veille de la Seconde Guerre mondiale : *« Pour avoir sans doute sous-estimé l'évolution du monde vers les régimes de masses, pour n'avoir pas suffisamment réfléchi à l'adaptabilité de leur discours à la modernité, les maurrassiens ne pourront que déchanter en constatant que les combats qui s'annoncent ne sont pas leur combat. »* Maurras allait se retrouver *« parmi les naufragés de la pensée politique sur les vagues de la réalité. »*

« Soutenir l'Eglise catholique ne suffit pas toujours pour agir en chrétien en politique... »



Cette coupure entre le « réalisme maurrassien » et la véritable réalité, s'était constatée aussi dans les démêlés de l'Action française avec l'Eglise catholique. La mise à l'index de l'AF en 1926 (levée en 1939) avait été le révélateur d'un malaise et d'une illusion préalables : malaise de la part de l'Eglise, illusion de la part des maurrassiens.

< La une de *L'Action française* du 11/11/1926, jour de la condamnation par Pie XI.

L'illusion des maurrassiens (croyants ou non) consistait à se croire nets envers le catholicisme parce qu'ils « *défendaient l'Eglise* » et « *soutenaient les textes du magistère* ». Mais l'Eglise ne souhaite pas être « défendue », et le christianisme ne se réduit pas à des questions de textes : il a d'autres enjeux, et c'est par rapport à ceux-ci que le « soutien » maurrassien ne faisait pas l'affaire. En 1907, Maurras et l'AF applaudissaient l'encyclique de Pie X condamnant le modernisme, parce qu'elle faisait l'éloge de la tradition. Mais Maurras comprenait-il « *le coeur de l'encyclique* », écrit Huguenin ? « **Comme toujours lorsqu'il s'agit des textes du magistère, les soutenir n'est pas, bien souvent, les interpréter correctement** », écrit-il (observation toujours valable en 2011). Maurras ne voyait pas que l'encyclique visait « *avant tout la dérive des études exégétiques, dans la veine d'un Loisy, vers une remise en cause, souvent insidieuse, de la divinité du Christ* » : donc Maurras ne pouvait « *rien y comprendre* ». D'autant qu'il avait écrit sur Jésus des choses pénibles quelques années plus tôt.

En 1926, ce « soutien » de l'AF paraissait à Pie XI un boulet dont il fallait débarrasser les catholiques français. Pourquoi ? Parce que l'AF avait une forte emprise sur eux, alors qu'elle n'entrait pas dans le projet du pape. Quel projet ? Une reconquête catholique de la société. Par quel moyens ? Des moyens *catholiques* ! Le but ultime de Pie XI était d'unifier les fidèles autour d'un ensemble d'organisations de laïcs regroupées autour des évêques : il s'agissait « *comme le souligne Poulat, du "grand dessein de reconquête chrétienne de la société moderne qui court sans discontinuer de Léon XIII à Pie XII"* ». D'une certaine manière, pour Pie XI, il s'agit avant tout **d'affirmer la royauté sociale de Jésus-Christ**, ce que manifestera l'institution du

*Christ-Roi. Poulat note avec sagacité que **le cantique 'Parle, commande, règne' résonne comme une antithèse des chants des camelots du roi.** »*

Des maurrassiens pouvaient rêver d'une monarchie qui « *rende la France au Christ* », mais cet argument semblait instrumentaliser la religion au profit d'une tendance politique, rien de plus. Par ailleurs, constate Huguenin (ceci aussi peut s'étendre à 2011), « **le catholicisme d'un certain nombre de maurrassiens** était en grande partie formel. Il était au fond **l'expression d'un héritage**, celui de la France, qu'il fallait défendre coûte que coûte. Mais il faisait partie d'un ensemble **culturel**, plus que d'une **foi** profondément vécue. En cela, d'ailleurs, ces catholiques-là n'étaient pas très différents de nombreux autres catholiques sociologiques de leur époque. La foi des uns et des autres n'a d'ailleurs pas toujours bien résisté après la vague des années 1960. [...] On peut aussi s'interroger sur la profondeur de l'attachement d'une partie des catholiques d'Action française à l'Eglise comme corps du Christ : la réponse ne peut être que plurielle, et nécessairement au cas par cas. Il est en revanche avéré que **soutenir l'Eglise catholique et adhérer à ses dogmes ne suffit pas toujours pour agir en chrétien en politique...** »

« *La défense du catholicisme par l'Action française l'emprisonne en quelque sorte dans une dialectique réactionnaire qui n'est pas toujours indifférente à Rome, mais qui **manque le but ultime de la stratégie de l'Eglise** : faire résonner au mieux la parole de Dieu partout et en toutes circonstances* », souligne Huguenin.

Se libérer de cette dialectique était nécessaire à l'Eglise, mais n'allait pas se faire paisiblement : la mise à l'Index de 1926 alluma, de la part de l'AF, un volcan d'invectives envers le Vatican. « *La manière dont s'est immédiatement creusé le fossé entre Rome et l'Action française*

*est un révélateur : celui d'une relation entre l'Action française et le catholicisme qui était **tout sauf claire** et frappée depuis longtemps d'ambiguités. »*

Une enquête intellectuelle et morale : 'L'Action française', de François Huguenin / 2

Leçons pour aujourd'hui :

Il y a quatre ou cinq ans, je participais au jury d'un « concours de théologie » ouvert aux lycéens et étudiants de la banlieue ouest de la région parisienne. Les copies exprimaient beaucoup de tonus, mais l'une d'elles fit sursauter les jurés. Elle contenait ces mots : « *le grand écrivain catholique Charles Maurras...* »

Pendant plus des neuf dixièmes de son existence, Maurras a raisonné hors (souvent au rebours) du christianisme ; le Christ lui était peu sympathique et les évangiles tout à fait étrangers, c'est un fait public et établi, pas besoin de citer ici la visite du musée d'Athènes et « *le venin du Magnificat* ». D'où le lycéen de la banlieue ouest tirait-il l'idée que Maurras était « *catholique* » ? Sa copie donnait l'impression qu'il n'avait pas lu cet auteur – lecture difficile, le style de Maurras ayant vieilli plus que celui d'autres écrivains 1900. Le garçon se faisait visiblement l'écho de ce qu'il avait entendu en famille. Dans un certain milieu, Maurras faisait partie des portraits d'ancêtres : un *élément du patrimoine*.

La peur au lieu de l'amour

Mais une certaine conception du patrimoine éloigne de la réalité. François Huguenin le fait bien comprendre dans la réédition

(augmentée) de son étude-bilan de l'Action française : « *La peur de disparaître, d'être définitivement vaincu a en fait provoqué ce mouvement de repli sur un discours mécanique qui tient lieu d'identité* ». Il parle là des royalistes au lendemain de 1945, mais le diagnostic s'applique à une certaine droite catho en 2011 ; et c'est un problème sérieux, dans la mesure où les discours mécaniques sont le contraire de la perpétuelle innovation évangélique. L'obsession de « défendre » un patrimoine (souvent fantasmé) rend inapte à la nouvelle évangélisation, à laquelle on préfèrera un « *engagement politique* » illusoire et stérilisant – voir la campagne qui se développe actuellement. Quelle « politique », d'ailleurs ? Celle de groupuscules, ce qui enferme dans la position que Maurras avait choisie en 1942 (« *n'être que le guetteur sur la muraille d'un rempart éphémère enserrant un château en ruines* ») ; non la politique que souhaite l'Eglise depuis Vatican II. Huguenin écrit : « *Toute l'évolution de la pensée de l'Eglise catholique sera de chercher le moyen de composer avec les aspirations modernes, y compris en acceptant les évolutions institutionnelles qu'elles ont supposées, tout en gardant le principe que la démocratie et la liberté ne peuvent être absolus, mais doivent être des valeurs articulées aux impératifs du bien et de la vérité.* »

Huguenin propose la leçon du naufrage final de Maurras sous Vichy, quand « *il devient fautif de ne pas considérer tous les faits : ignorer les vertus de la Résistance [...], faire comme si la question juive ne se posait pas, pratiquement, de façon tragique. Mais tenir compte de tous ces faits eût sans doute déterminé, à partir de 1942, un autre positionnement politique, eût nécessité de choisir de tenter l'aventure pour la France, de risquer de perdre beaucoup pour pouvoir gagner autre chose, et peut-être l'essentiel. Cette aventure, certains maurrassiens l'ont tentée dans la Résistance. Maurras ne l'a pas fait. La crainte de tout perdre l'a emporté sur l'espérance de gagner peut-être. Faut-il y voir le fruit [...], pour paraphraser Bernanos, d'une*

insuffisance d'amour, cet amour qui seul risque quand la peur paralyse ? »

L'Eglise est aux antipodes

L'Eglise catholique est aux antipodes de ce choix de la peur. Dans l'épilogue remarquable ajouté à son livre, Huguenin écrit : *« Le refus de la pensée d'Action française à prendre en compte les manifestations de l'impératif moderne de liberté est saisissant. L'Eglise catholique, par le ralliement, qui n'est pas une démission face aux prétentions de l'absolutisme moderne de la liberté, mais une prise en compte d'une nouvelle phase de l'humanité qui n'en change pas les fondamentaux anthropologiques, a été plus réaliste. Toute la pensée de l'Eglise catholique depuis un siècle et demi aura été de concilier les impératifs de bien commun, de vérité et de liberté, en prenant en compte la montée en puissance de la revendication de liberté individuelle comme une bonne nouvelle, si tant est qu'elle soit articulée à la visée du bien commun et à celle d'une juste conception de l'homme. L'encyclique sociale de Benoît XVI L'Amour dans la vérité, place la visée politique dans une perspective humaine élargie et exhorte les chrétiens à contribuer à "l'édification de cette cité de Dieu universelle vers laquelle avance l'histoire de la famille humaine". Ce qui ne signifie pas le rejet des nations, puisque "oeuvrer en vue du bien commun" s'incarne dans « la forme de la polis, de la cité », tout en assumant « les dimensions de la famille humaine tout entière ».*

Et au delà de la question « politique », il y a la ligne de fracture principale entre le souhait de l'Eglise et l'attitude des ultras : le *« premier devoir des catholiques »*, souligne Huguenin, est d'annoncer la parole de Dieu ; ils ne doivent pas lui préférer des opinions de parti ou de milieu ; encore moins leur assujettir Dieu, en mélangeant religion et opinions, jusqu'à en faire ce magma de

pseudo-patrimoine qui mène un lycéen à parler du « *grand écrivain catholique Charles Maurras* ».

Félicitons François Huguenin de cette réédition, travail vivant, profond et considérable, qui ouvre des pistes de réflexion pour hier et aujourd'hui.

Voici le sommaire abrégé du livre :

PREMIÈRE PARTIE : SOUS LE SIGNE DE MINERVE

- I. L'Action française avant Maurras
- II. Naissance d'un laboratoire d'idées : de l'idée de décentralisation à la contestation du jacobinisme
- III. Le navire de la contre-révolution
- IV. La croix et les lys
- V. Une renaissance classique
- VI. L'homme contre l'argent
- VII. Vingt ans en 1914

DEUXIÈME PARTIE : LA QUÊTE DE L'ORDRE

- I. La fin du monde
- II. Les maîtres d'école
- III. Des phares dans la génération sans maîtres
- IV. Souffrances et dissidences
- V. Nouvelles vagues

TROISIÈME PARTIE : LE ROYALISME IMPOSSIBLE

- I. Retour au réel
- II. Les héritiers
- III. Après Maurras

Epilogue.

* François Huguenin, *L'Action française*, Perrin (Tempus), 686 pages.